

Malika Ferdjoukh

*Quatre
sœurs*



médium

Le livre

Le printemps, saison du renouveau, des amours et des primeurs, éclate dans toute sa splendeur à tous les étages de la Vill'Hervé. Renouveau ? Oui. Harry et Désirée, les petits cousins, viennent passer des vacances au grand air. Charlie, à sec, s'est résignée à louer la chambre des parents. Le locataire s'appelle Tancrède, il est jeune, célibataire, drôle, fabricant d'odeurs bizarres. Et beau. Primeurs ? Trop. On retrouve des poireaux nouveaux partout, dans la soupe, coincés dans un cadre de tableau et même dans le pot d'échappement de la voiture de Tancrède. Toujours lui. Amours ? Hélas. Tancrède sème le trouble et récolte la tempête dans le cœur de Charlie. Bettina se languit du très très moche et si splendide Merlin. Hortense découvre que les règles peuvent être autre chose que « l'ovule non fécondé et les structures endométriales se font la malle, Chantal ». Enid fait des confidences. Geneviève se tait. Et Mycroft, le rat, qui tombe amoureux à son tour...

Bettina est le troisième tome de la série *Quatre sœurs* parmi *Enid*, *Hortense* et *Geneviève*.

L'auteur

Malika Ferdjoukh est née en 1957 à Bougie en Algérie. Ce qui explique le « h » final à son nom (quand on l'oublie, elle a horreur de ça !), et sa collection de chandelles. Elle vit à Paris depuis sa petite enfance. Elle a séché quelques films à la Cinémathèque pour suivre des cours à la Sorbonne. On peut dire qu'elle est incollable sur le cinéma américain, ses dialogues fameux et ses distributions pléthoriques, du western au polar noir, mais son genre adoré reste la comédie musicale dont elle est capable de chanter à tue-tête les airs les plus improbables. Elle écrit des séries pour la télévision. Elle a publié plusieurs romans pour la jeunesse.

Malika Ferdjoukh

*Quatre
sœurs*

Bettina – tome 3

Médium

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*Aux cinq Marx Brothers
qui auraient pu être des sœurs.*

Le printemps

Prêt-à-porter de printemps

Parfois, Bettina pensait que si elle n'avait pas eu de sœur, elle ne s'en serait pas portée plus mal. Elle eût préféré l'équivalent... en frères. Ou mieux : une jumelle. Deux elle-même.

Elle se le disait souvent au printemps parce que c'est une période particulièrement éprouvante dans la vie d'une fille qui a quatre sœurs.

Le printemps s'annonçait toujours par les allergies primeurs d'Enid. Et par l'absence de Basile, le fiancé de Charlie, qui passait dix jours chez son frère viticulteur à Orange.

On savait enfin qu'il (le printemps) arrivait quand Charlie, leur aînée, faisait irruption dans le salon et qu'au lieu de beugler : « Décidément ça ressemble à l'estomac d'une chèvre, ici ! », elle demandait :

– Mes genoux, vous en pensez quoi ?

Un vague quelque chose, de l'ordre de la cloche d'alarme, agitait alors l'esprit de ses sœurs.

– On pense quoi... ?

– De quoi ?

– Oui, quoi ?

- De mes genoux !
- On en pense quoi ?

Il ne s'agissait pas d'une surdité collective, mais d'une légitime stupeur ; les rotules de Charlie n'étant jamais, aux autres saisons, un sujet de conversation.

Ce printemps-là ne fit pas exception.

Enid, Geneviève, Bettina et Hortense contemplèrent leur aînée. Jupe remontée, Charlie tournicotait sur les talons afin d'exhiber, pile, face, les articulations en question.

- Pourquoi ? demanda Enid, méfiante.

Il pouvait s'agir d'un piège. Du genre de ceux que vous tendait Pélagie Neveu, la mono de la classe d'équitation, qui vous interpellait avec la mine de qui vous a mitonné tendrement une tarte normande :

- Que ceux qui ont vu *Titanic* lèvent le doigt !

Hop ! Enid et tous les élèves avaient levé quinze doigts chacun, remplis d'espoir – en attendant de l'être de tarte.

Pélagie Neveu avait susurré :

- Tout ça ? Bravo. Qui l'a vu deux fois ?

Tout le monde re-hop ! Sauf Enid. Qui avait dit adieu à la tarte normande et maudit Hortense, laquelle l'avait dissuadée d'aller revoir *Titanic* sous prétexte que Leonardo avait le gabarit d'un cachalot, qu'il était donc à sa place au fond de l'eau.

Pélagie avait enchaîné illico :

- Ceux-là, rassemblez les harnais, rangez-les par numéros, graissez les selles, mettez-les dans les box, changez les litières, et...

Enid avait, ce jour-là, perdu une grande part de sa confiance en l'humain adulte. Et finalement remercié Hortense.

– Tes genoux ? répéta Bettina, circonspecte. Eh bien... Ce sont des genoux.

L'ourlet retomba. Charlie ne se satisfaisait pas du tout de cette affirmation. Geneviève se hâta d'ajouter :

– Tu as des rhumatismes ?

– Ah, parce que pour toi je suis entrée dans l'ère du lumbago et de l'ostéoporose ?

Charlie fit demi-tour, l'air pincé. Geneviève la rattrapa :

– Ils sont renversants, tes genoux. Tu as des genoux à se mettre à genoux. Si j'avais à choisir entre une caisse de Bart Simpson en chocolat et ton genou droit, je prendrais le genou.

Charlie cala le poing sur sa hanche.

– Qu'est-ce qui cloche avec mon gauche ?

Elle poursuivit :

– Hier soir, avec les restes de deux robes j'en ai fabriqué une troisième et, hum, j'aimerais votre avis.

Elle courut chercher la robe et la plaqua contre elle. Bettina eut un hoquet. Geneviève se mordit la lèvre. Enid émit un OOOOuch.

– C'est... pour... toi ?

– Meu-oui.

Charlie arborait l'expression de ceux qui lancent une blague qu'ils sont seuls à trouver rigolote.

– Mon avis, dit Hortense, c'est qu'elle descend trop bas du haut...

– ... et monte trop haut du bas ! compléta Bettina.

La robe était magnifique. Du satin partout, du rouge, du gris, du vert, du doré. Bref, une robe de top model, de festival de Cannes.

Mais pas pour Charlie. Pas leur sœur.

Aucune sœur !

– Elle n'est pas... trop... euh...

– Courte ? (Charlie pouffa.) Si. Mais puisque j'ai des jambes de fée.

Bettina insista :

– Tu ne crois pas qu'elle est... enfin...

– Décolletée ? Si. Mais puisque j'ai...

– Tu as... ?

– Des seins de déesse.

– C'est Basile qui dit ça ? demanda Enid.

Geneviève ne disait mot, et contemplait une de ces cartes dont M. Souarédissé, marabout africain qui habitait non loin de son lycée, inondait les élèves à chaque sortie. Elle venait de la retrouver au fond de sa poche :

« Idissé Souarédissé, résultats surprenants et définitifs. Succès, bonheur, magie sexuelle, emprise irrésistible, chance mystérieuse, encerclement protecteur, désenvoûtement... »

Que signifiait « encerclement protecteur » ? Et « chance mystérieuse » ? Quant à « magie sexuelle »...

– Des seins de déesse, répéta Charlie. Et Geneviève a dit il y a cinq minutes que mes genoux...

– J'ai pas dit tous tes genoux. J'ai dit le droit !

– Tu vas porter ça ? demanda Hortense comme elle aurait demandé : « Tu vas manger cette compote de hannetons ? »

- Pourquoi pas ?
- Quand ?
- À l'occasion.

Elles soupirèrent. Si Charlie projetait de mettre cette robe « à l'occasion », il y avait des chances que celle-ci ne se présente jamais... puisque Charlie ne portait jamais de robe ! Excepté une fois l'an, en début de printemps. Le lendemain elle revenait à ses bons vieux pantalons.

Geneviève poursuivit sa lecture distraite de la prose de M. Souarédissé :

« Retour de l'infidèle, numéros gagnants du Loto, il te prévient si le train ou l'avion que tu dois prendre va s'accidenter, il... »

- Train ! cria-t-elle soudain. Harry ! Désirée !

Elles se levèrent d'un bond, électrisées. Train ! Gare ! Petits cousins ! De Paris !

Car c'était là un autre signe de printemps : Harry et Désirée, les enfants de leur tonton Florentin – plus connu sous le vocable familial de « frère barjo de maman » –, venaient chaque année passer les va-cances à la Vill'Hervé. Leur train était annoncé pour 17h 11.

Il était 17h 00.

*
* *

Voilà comment, par cet adorable samedi d'un printemps à peine né, Charlie, Geneviève, Bettina, Hortense et Enid – respectivement 23, 15, 13, 12 et 9 ans – débarquèrent au triple galop à la gare.

Le train avait du retard. Elles s'écroulèrent, soulagées, hors d'haleine, sur les sièges en plastique du quai. L'après-midi était clair, ponctué de nuages souples et de brises aussi légères que des bises (sur les joues).

– Dommage que Jupiter ne puisse pas venir avec les petits cette année.

– Il y a des gens qui bossent. Sache-le, même si tu n'en fais pas partie, chère Bettina.

– Tonton Florentin ne travaille pas, chère Charlie, rétorqua Bettina. Trente-quatre ans, une épouse, deux enfants, il a moins d'excuses que moi !

– C'est un artiste, dit Geneviève.

– Hum, fit Hortense.

– Un poète, insista Geneviève qui prenait par principe la défense des absents.

– Navigateur solitaire, cireur à Lisbonne, manucure à Londres, apiculteur dans l'Aubrac, et maintenant figurant de films, moi j'appelle ça un haricot sauteur ! conclut Bettina, définitive.

– Il arrive ! s'exclama Geneviève en montrant l'horizon des rails où le train parut comme un bouton au bout d'une fermeture Éclair.

La loco fit pschitt, et ralentit. Les cinq filles étirèrent le cou, penchèrent la tête. Hortense aperçut Harry à une vitre ; elle agita le bras. Le train s'arrêta. Deux silhouettes menues et brunes sautèrent sur le quai. Les cinq filles s'élançèrent.

Désirée pointa l'index sur son frère, et débita :

– Il a bu sa limonade et la moitié de la mienne, il a mangé ses sandwiches, une pomme, un yaourt, un

paquet de Chouchoco, mon riz au lait et mon orange. Mais il a encore très soif et très faim.

– J’ai très soif et très faim ! appuya Harry.

Hortense fut la première à l’embrasser. Il eut un recul, comme s’il protégeait l’or de Moctezuma.

– ’tention ! Tu vas me tuer Rosette !

Il montra une boîte de TicTac à l’anis :

– Elle est là-dedans.

– Ah ! ajouta Désirée. J’oubliais : il a aussi bouffé les TicTac.

– On dit pas bouffer ! protesta-t-il. Un gros mot, un euro !

Il tendit la main.

– Un gros mot, un euro ! répéta-t-il sans intention de céder.

– Qui est Rosette ? demanda Charlie penchée avec bienveillance sur la petite boîte transparente.

Elle se redressa aussitôt. Rosette frémissait d’antennes dans une carapace marron, avait des pattes innombrables, la mine pas engageante du tout.

– Rosette ?

– Un cafard ! s’exclama Bettina.

– Un gros, dit Geneviève.

– Une cafarde, corrigea Harry. C’est une fille.

– Une... ?

– Euh, comment tu vois ça ?

– Elle a des ailes.

– ...

– Avec des ailes, c’est une cafarde, expliqua-t-il d’un air d’évidence implacable.

– Il l’a chopée dans le trou du lavabo du TGV, raconta Désirée.

– J’ai mangé les TicTac pour qu’elle ait de la place, dit-il avec une flamme dans l’œil qui n’était pas sans rappeler Roméo, Rodrigue, voire Rhett Butler.

Charlie adressa un sourire tendu à ses sœurs.

– Les, hum, les Rosette, ça fait beaucoup de bébés, Harry. Je te propose de la relâcher dans l’herbe avant de...

– Noooooon ! hurla le gamin. Je veux garder Rosette ! Je veux ma cafarde !

Des voyageurs jetèrent un œil cinglant à ces grandes filles qui martyrisaient un plus petit.

– Des colonies de cafards à la maison... murmura Geneviève atterrée.

– Un comble ! soupira Bettina.

– Un gros mot ! lui hurla-t-il en tendant la main. Tu as dit un gros mot. Un euro !

Geneviève songea que le printemps n’était pas gagné.

Adam et Ève et ma première cigarette

On installa Harry et Désirée devant un bol de cacao et un vieux reste de gâteau de crêpes. Geneviève regretta l'absence de Basile, qui savait improviser des goûters de famille nombreuse en quatre minutes.

– Papa joue au théâtre en ce moment, répondit Désirée à la question de Charlie.

– Quelle pièce ? demanda Hortense qui suivait les cours de Zoltan Lermontov dans le but de devenir l'équivalent de Zuleika Lester dans *Cooper Lane* à la télé.

– Ça s'appelle *Adam et Ève et moi*, répondit Désirée en léchant le cacao sur sa lèvre du haut.

– *Adam et Ève ET MOI ?* répéta Bettina. Ça veut dire quoi ?

– Qu'il y a Adam, dit Enid.

– Et Ève, dit Désirée.

– Et un troisième sbire, dit Geneviève.

– Quel troisième sbire ?

– C'est un gros mot, « sbire » ?

– Pas si gros. Il n'a que cinq lettres.

– Qui est ce « et moi » ? reprit Charlie en collant sur son pouce un bout de gâteau qu'elle goba.

– C'est papa qui joue le rôle, dit Désirée.
– Le paradis n'est vraiment plus ce qu'il était !
conclut Bettina.

– Maman dit la même chose, nota Harry.

Il glissa une miette dans la boîte de TicTac, miette promptement avalée par l'occupante. Autour, on fit la grimace.

– Comment va votre mère ? s'enquit Geneviève.
Comment va Jupiter ?

– Elle dit qu'elle est drôlement contente qu'on soit absents deux semaines, qu'elle va souffler un petit coup.

Charlie souffla un grand coup.

*
* *

Une demi-heure plus tard, on se retrouva au bas de la falaise, derrière la maison, à projeter des cerfs-volants contre les nuages.

Adossées à la paroi, Charlie et Geneviève observaient les autres. Charlie sortit ses cigarettes, mais elle changea d'avis et les rangea.

– Donne-m'en une, dit Geneviève en mâchonnant une brindille encore rêche et verte du printemps très neuf.

– Depuis quand tu fumes ?

– Depuis jamais. Je veux juste essayer.

– Non. Si tu t'y mets toi aussi, ça emmène notre budget en dessous du seuil de pauvreté.

– Arrête avec ça.

– J'aimerais tant ! soupira Charlie.

Elle ressortit le paquet, un briquet, alluma finalement une cigarette. En tira deux bouffées avant de l'offrir à sa sœur. Geneviève la fit rouler entre ses doigts, sans la fumer.

- Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle.
- Rien de grave : on n'a plus un sou.
- On n'en a jamais beaucoup.
- Je n'ai pas dit « pas beaucoup », j'ai dit « plus un ».

Geneviève porta la cigarette à sa bouche et cessa de respirer. Au bout d'un moment, le filtre fut mouillé. Elle recracha la cigarette et se remit à respirer.

- Il ne nous reste rien de... ?
- Non.
- Je parle de l'argent de papa et maman.
- Je viens de te répondre. Non.
- Je croyais...
- Depuis leur mort on vit sur ce fric. Deux ans. Ça s'épuise. Ce que je gagne au labo, pour cinq c'est rigolade et patachmolle : du vent. Quant au chèque mensuel de tante Lucrèce, il nourrit à la rigueur les chats.

Elle soupira. Elle arracha la cigarette à Geneviève, avala une bouffée, la lui rendit. On entendait les rires des petits par-dessus les genêts, les cerfs-volants qui sifflaient sur leurs têtes.

- Mon albatros ! hurla Enid en tirant le fil du sien.

Il restait quatre centimètres de cigarette. Geneviève ferma les yeux très très fort, serra les lèvres autour du filtre, 3, 2, 1...

– Qu'est-ce qu'on peut faire ? dit-elle en aspirant la première bouffée de la première cigarette de toute sa vie.

Dans les films et les livres on toussait. Geneviève ne toussa pas. Mais la falaise eut un genre de grand hoquet qui remua les nuages et la plaqua, suffoquée, à la paroi.

– J'ai eu une idée... commença Charlie.

Bettina arriva au galop. Elle s'affala à leurs pieds, poursuivie par Désirée qui criait :

– Elle m'a pris ma bobine ! Elle m'a pris ma bobine !

Harry et Enid accoururent à leur suite. Hortense, à son habitude, marchait tranquillement derrière.

Geneviève et Charlie regardèrent sans ciller les petits qui s'écharpaient. Geneviève avala sa seconde bouffée. La falaise fit un autre bond. Cette fois Geneviève toussa violemment. Charlie récupéra la cigarette.

– Arrête tes conneries.

– Un gros mot, un euro ! hurla Harry dont la tête sortit d'un méli-mélo de bras et de cheveux.

– C'est quoi ton idée ? demanda Geneviève.

Elle reprenait son souffle avec peine. Sa voix était tout étranglée.

Charlie attendit que Bettina et les trois petits se fussent éloignés. Hortense avait dépassé tout le monde pour regagner seule la Vill'Hervé.

– L'unique moyen de s'en sortir, répondit Charlie.

– Tu ne vas pas te prostituer au moins ?

– Je suis bien trop paresseuse. Non, l'idée c'est...
– Elle me tire les cheveux! couinait Harry au loin.

Elles lui répondirent d'un sourire absent.

– C'est de...? reprit Geneviève.

– Louer la Vill'Hervé.

*
* *

– Pas toute la maison! expliqua Charlie pour la treizième fois en une heure. Seulement une partie de la tour et une salle de bains.

– Pas ma salle de bains? se récria Bettina.

– Non. Pas TA salle de bains.

– Que vas-tu abandonner aux mains d'étrangers? gémit Hortense.

– On ne pourrait pas trouver une autre solution?

Charlie toisa ses sœurs, bras croisés:

– J'attends vos propositions. Mais pas question d'emprunter, de jouer au Loto ou au tiercé, ni à aucun jeu de hasard. Si vous voulez, on peut manger un jour sur trois, ne plus acheter de fringues pendant 192 mois, c'est-à-dire seize ans, supprimer les téléphones, vendre nos meubles, dormir dans des cartons, s'éclairer à la bougie, aller en ville à pied pour éviter les tickets de bus, se laver l'une après l'autre sans changer l'eau du bain... Je continue?

Elle regarda Hortense, Bettina et Geneviève assises autour de la grande table. Enid jouait dehors avec les cousins.

– Tu peux épouser un mec riche, dit Bettina.
– Si tu en connais, présente-nous.
– Pourquoi pas Basile ? Il ne demande que ça.
– Un : je me marie si je veux. Deux : certainement pas pour cette raison-là. Trois : tu connais un médecin de campagne riche ?

– Ça fait pourtant longtemps que vous entretenez une relation...

– ... sentimentale...

– ... suivie.

La chaise de Charlie grinça avec exaspération.

– J'ai, depuis longtemps, une relation sentimentale suivie avec le yucca du salon et mon huile de bain au freesia. Je ne les épouse pas pour autant !

Hortense sourit.

– Dommage. Basile fait un couscous méga.

– S'il était là, dit Bettina, ce soir on y aurait eu droit.

– Bon ! reprit Charlie. Cette digression significative que vous ratifiez ma proposition ?

– Ça veut dire quoi ? s'écria Enid en surgissant par la porte-fenêtre avec Harry et Désirée, tous rouges et échevelés. Elle parle quelle langue, Charlie ?

– Je dis : puisque tout le monde est d'accord avec ma proposition...

– Quelle proposition ? dit Désirée.

– Louer la chambre des parents et les deux pièces mitoyennes.

– QUOI ! s'exclamèrent quatre voix. La chambre de papa et maman ! Tu ne l'avais pas dit !

– C'est la seule qui ait deux portes. Le locataire pourra sortir par la tour au lieu du hall. Ça le rend indépendant, et nous aussi. On ne partagera que la cuisine.

– Mais... cette chambre.

– *Leur* chambre.

– On n'y a pas touché depuis...

– Justement. Il est temps d'y faire le ménage.

– Qu'est-ce qu'on fera de leurs affaires ? Où on les mettra ?

– Grenier. Cave. Couloirs. Placards. Ce n'est pas ce qui manque ici.

Hortense sentit les larmes lui piquer les paupières.

– Je ne veux pas toucher à leur chambre !

Charlie appuya les deux paumes sur son front comme si elle voulait y enfoncer ou y faire disparaître quelque chose.

– On n'a pas le choix, dit-elle à voix basse. C'est ça, ou adieu à la maison.

Un ange passa, traînant les pieds. On faillit l'entendre.

– On met une annonce dans le journal ? reprit Bettina.

Charlie se gratta un pavillon d'oreille.

– C'est fait. Elle passe lundi matin.

Un quadruple soupir flotta dans la vaste cuisine.

– Merde, grommela Bettina, je ne m'y habituerai...

– Un gros mot, un euro ! brama Harry.

– Je disais : je ne m'y habituerai jamais.

– Tu me dois un euro.

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

Quatre sœurs – Tome 1 : Enid
Quatre sœurs – Tome 2 : Hortense
Quatre sœurs – Tome 4 : Geneviève
Quatre sœurs – l'intégrale

Taille 42

Boum

Sombres citrouilles

Faux numéro

Rome l'enfer

Fais-moi peur

© 2003, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2013, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : avril 2003

ISBN 978-2-211-21770-5